

Jean Laude

Un Travail

souffrir non souffrir



La Délie

Le silence antérieur, tel était le lieu de cette absence :
un pur espace, un point. Quelle phrase aurait pu
concevoir ce mouvement sans asile, ce pur pouvoir :
souffrir non souffrir?
Retrouver la parole

Le poème impossible...

Une première fois publié dans *Eléments* (1951), la revue de Maurice Roche, *Retrouver la parole* a été repris par Jean Paris en 1956 dans son *Anthologie de la Poésie Nouvelle*. Les versions diffèrent de manuscrit en manuscrit d'un même texte ; d'une publication (en revue, dans des anthologies) à leur édition (en volume), elles forment une constellation, ou un réseau, où se trace le sens même du travail. Roger Giroux *transforme* ses écrits.

C'est l'*être* — si je puis dire — du poème non écrit, à écrire — en tant que ce poème résiste, en tant qu'*il a son mot à dire* (ou à ne pas dire) — qui est en cause et qui est cause. Du poème non écrit, du poème à écrire : de ce poème exigeant, ce poème impossible qui est questionnement, qui ne se laisse approcher que pour se dérober, ce poème non écrit qui risque, met en péril ce qui en a été déjà écrit.

...et le devoir de poésie

En quittant Lyon pour Paris en 1945, Roger Giroux a délibérément opéré un choix. A Paris, il rompt avec un langage et une pratique inadmissibles. Il effectue un retournement radical : un renversement et un retour ; il interroge la poésie de Lyon. Il travaille à partir de la *Délie* et de *la Saulsaye*. A ce moment-là, relire Scève, c'était choisir de fonder la poésie dans son impossibilité et dans son devoir : dans la déchirure qui, au sein d'une même figure, unissait l'impossibilité et le devoir de poésie.

Ecrivant dans cette déchirure où il avait choisi de fonder sa poésie, Roger Giroux entend frayer une voie. Mais cette voie, ce n'est point pour inviter à la suivre, à en prolonger le tracé : c'est pour inciter à en ouvrir, à en frayer une, nouvelle. Aussi bien n'inscrit-il pas son travail dans une lignée, dans la succession, dans le prolongement de Maurice Scève, il reçoit le *souffrir non souffrir* comme une invitation — voire comme une objurgation à écrire le livre, comme le savoir de l'impossibilité, du devoir du livre.

Lire Retrouver la parole

Non point parce que, chronologiquement, le plus ancien des textes qui se produiront ensuite, mais parce que, décisif, marquant violemment une rupture, une distance prise et désormais tenue, il faut commencer par lire *Retrouver la parole*.

Retrouver la parole est ce texte initial qui ouvre sur la négation du devoir, par le titre, fixé, qui s'ouvre sur la perte progressive (vertigineuse ?) de la Parole. Chronologiquement le plus ancien, ce texte serait celui de la fin du livre, si le livre pouvait s'achever, serait celui qui, *après le livre*, si le livre était achevé, désignerait le vrai début ? *Après* mais *dans* (déjà) *L'arbre le temps* — dont le devoir fut pourtant impérieux, fixé par le texte initial (qui, lui-même, au cours des versions successives...) — Roger Giroux s'avancerait dans *le silence antérieur*, vers *le lieu de cette absence : un pur espace, un point*. Mais ce *silence*, le *lieu de cette absence*, ce *pur espace*, ce *point* sont ceux d'un désir : Lyon, c'était *antérieur*, lieu non pas du *silence*, au contraire : de la logorrhée. Il faut donc les fonder, non plus comme imaginaires, mais réellement. Opérer un renversement intégral : aller vers ce qui est *antérieur* et qui (pourtant) n'a pas eu lieu, vers cette *absence* (dont l'on peut toutefois supposer qu'elle machinait la logorrhée). Aller jusqu'à ce point, ce pur espace qui, cette fois, ne sont pas dits, qui sont, cette fois, matériellement *écrits* : pour l'un à la première page (de titre ?) de *Fragment 3* □ , pour l'autre aux quatre pages suivantes, dont l'une : blanche, dont les trois autres sont divisées, au cinquième de leur hauteur, par une ligne continue (du bord gauche au bord droit.)

Une question

A la première ligne apparaît une question : *j'étais l'objet d'une question qui ne m'appartenait*. Cette question ne sera jamais explicitement désignée, jamais identifiée dans la suite des autres textes — publiés, ou écrits, ou « inachevés » — si ce n'est (peut-être) formulée dans le numéro 15/ 131272 de *Llanfair...* Le texte s'ouvre sur le questionnement et se ferme sur l'apologie du pin. Dès à présent, j'indique la récurrence, depuis le titre du premier livre édité, d'un signe : du signe de l'arbre, de l'arbre comme signe, comme signal.

La question non désignée, non identifiée (mais se posant *partout*) traversant tout ce qui a été écrit — (et surtout ce qui n'a pas été écrit) : la mettre (initiale du texte) entre provisoires parenthèses. D'elle, pour la poser, il ne pourra s'agir qu'une fois le texte lu (tout le texte lu) (ce texte-là qui est début, qui n'est que le début de ce qui *s'inachèvera*, qui est fin, qui n'est que la fin de ce qui commencera après lui : la fin de ce que le décès interrompra et qui la devait rejoindre comme commencement), sérieusement, difficilement lu.

Si (mais non formulée) elle est dite en premier, cette question (maintenue pour causes de recherches entre parenthèses) n'est pas première. Ce qui *était* premier, c'est la formulation simple d'un désir simple (non exorbitant) : *je voulais alors décrire un paysage*. Mais, si simplement formulé, ce désir si simple insistait : il était *déjà*, il n'était *déjà* que trop *insistant* : *cela me hantait*. Par l'excès qu'elle porte, cette hantise exorbitante et la formulation et qui l'avait, par un vœu humble, formulée. Sitôt ce vouloir modeste prononcé et clairement, la question paraît. Non pas comme l'ange rilkéen, terrible. Mais ne se posant pas. *Elle était là, ne se posait, m'appelant par mon nom, doucement, pour ne pas m'apeurer*. Là, ne se posant, la question se laissant effacer, s'effaçant. *Mais le bruit de sa voix, je n'avais rien pour en garder la trace*. Question ne questionnant pas, mais appelant de son nom celui qui en est l'objet, à laquelle elle n'appartient pas, pur questionnement, elle évide, elle élude, sitôt là, la réponse. Ce qui la fait nommer : *absence*.

Ce qui fait irruption (car il y a bel et bien, irruption : du *silence antérieur* qui est lieu de cette *absence*) : non le Sacré — dépouillé serait-il de ses masques occidentaux, du fascinant, du tremendum —, ce qui fait irruption, ici, ce qui apparaît : pas même comme *la merveille des merveilles* heideggérienne, il faut le penser seulement comme la perception claire (devenue claire) de ce qui est là, comme une désignation, *tel*. Le vœu, simple et humble, se heurte à l'irréductibilité de ce *tel* qui en dit l'impossibilité, l'aveuglement : *Nulle hirondelle, pas un saule. Mais, au commencement la monstrueuse cécité du poème*.

Dès le vœu : l'irruption, le surgissement (ces mots évidemment récusable : impropres) (Mais quels mots, propres, évidents irrécusables ?). Dès le vœu : l'irruption, le surgissement du *tel*. Dès le vœu ? En même temps que lui, avec lui, en lui, autour de lui. Le début (ce qui suscite et qui *est* le vœu) et la fin (ce qui l'assigne à son impossibilité). Début et fin, alpha et oméga sont un même point non figurable. Ce qui suscite et qui est le vœu, réalisant le vœu, l'assigne à son impossibilité : ici, *en cette conjoncture*. Décrire un paysage ? Mais hors de toute description, le paysage ! Dans son espace, rassemblant, concluant en sa suffisance le désir, le tout du désir (d'écriture) qui le convoite, qui s'y porte, s'y réalise, s'y déçoit.

De l'un à l'autre silence, en égale question, le poème s'équivoque.

.....
Telle est sa nostalgie : *un homme*.

.....
Et tel est mon exil : cette page où s'impriment les pas d'un géant qui sommeille.

.....
Et j'habite une attente muette. Séparé, de la seule distance d'un nom, tel est ce lieu de moi, cette unique parole, béante.

.....
Mais nulle phrase n'est donnée.

Lire successives les pages mais, s'arrêtant au point final du volume (édité), réitérer ce lire, reprendre en lecture ces pages avec la connaissance du chemin, plus loin, parcouru, pour lire, autre, ce qui, postérieur, a été une première fois lu, c'est ainsi : une méthode par le Livre impliquée. Suivre le *fil* du texte ne se peut : le texte est *trame*. Et ce qui est lu : c'est un point. Un point non figurable. Un point qui est *aussi* l'espace infini au sein duquel tous les trajets, toutes les permutations sont exigés. Un mot, un énoncé, une phrase ne signifient que dans la page, que dans leurs rapports à toutes leurs « variantes », aux autres mots, aux autres énoncés, aux autres phrases (publiés, édités ou écrits, projetés, non écrits) lesquels, de même... Mais je lis (lecture infinie) : je ne fais pas œuvre savante. Je ne veux crucifier l'écrit (le mettre en croix, en arbre). Ce qui constitue l'espace de tous les écrits (publiés ou édités) de Roger Giroux, cela bouge, cela bouge infiniment : se déplace constamment au sein de cet espace. Et cela forme de nouvelles configurations, changeantes. Cela bouge infiniment dans des textes, en des textes qui brouillent leur propre chronologie, pour se dé-couvrir sens, en coïncidant au point d'abolition de tous les textes.

J'ai, du paysage, écrit : « Dans son espace, rassemblant, concluant, en sa suffisance, le désir, le tout du désir (d'écrire) qui le convoite... » Je dois corriger : dans *son* espace, non. Mais, dans *l'espace*. Car le paysage ne s'oppose pas à qui le veut décrire, comme une extériorité à une intériorité. Le paysage appartient à l'espace, *avec* celui qui écrit. Ce qui se vise (ou qui est visé), c'est non point appropriation, possession (fût-elle magique) du paysage par l'autorité des mots qui décrivent et qui intronisent le JE (mais usurpateur, mais imposteur), c'est : unification de qui désire (d'écrire et du paysage qui est désiré (d)écrit, unification dans l'espace. Ce n'est que vers la fin du volume qu'il n'est plus écrit de l'espace mais que l'espace se figure sur la feuille, s'y écrit. Et qu'il se figure sur la feuille, qu'il s'y écrit, non métaphoriquement, mais matériellement. S'il y a un trajet (et une progression qu'il impliquerait), c'est celui-là : le passage d'un espace dit à un espace écrit sur la page : des premières sections (séquences) du volume aux *Poèmes* qui le ferment, aux textes de *Fragment*, de *Llanfair*... d'un espace théorique à un espace *tel*.

L'arbre

L'arbre est le lieu où se provoque le passage. Dès le titre du volume : *L'arbre le temps*. Avant que la question ne soit posée, dès le vœu de description : l'arbre est là, donné avec l'espace, donné avec la parole : *Et je hantais ce paysage où se tenait un arbre. L'arbre tendait aveuglément ses bras à posséder le paysage, et j'occupais précisément cette portion d'espace où l'arbre allait émettre sa parole sur le paysage.*

Ce qui montait du cœur de l'arbre, je ne savais le dire (...) Or : tel que publié en 1956, dans *l'Anthologie de la Poésie Nouvelle*, ce texte diffère singulièrement :

Et je hantais ce paysage au centre duquel se trouvait un arbre que je nommais « l'arbre ». L'arbre tendait aveuglément à posséder le paysage, et j'étais précisément le lieu où l'arbre tentait d'émettre sa parole sur le paysage : ce qui montait alors du cœur de l'arbre était une forme de poisson qui allait éclore et inonder le paysage...

Portées dans le volume, les corrections vont dans le sens d'un allègement du texte. Elles estompent aussi l'image onirique. Mais surtout : elles effacent ce qui était trop précis (trop incertain), ce qui prenait position sur le fond de la question qui ne se posait : sur ce qui laissait entendre qu'une réponse avait été donnée, qu'il y avait une réponse. Dans la version de 1956, il est possible de nommer l'arbre, de le nommer « l'arbre » ; dans celle de 1964, cela ne l'est plus. De 1956 à 1964, le verbe « tendre », d'intransitif devenant transitif, change de sens — et le sens de la phrase : l'arbre ne tend plus à posséder le paysage ; il (é)tend ses bras (jusqu') à posséder le paysage. Enfin en 1956, le Je s'identifie au lieu de la tentative d'émission de la parole ; en 1964, il est *dans* le lieu où l'émission tente de se produire. Et si, en 1956, ce qui monte du cœur de l'arbre est précisé (décrit), en 1964, il n'y a plus de savoir pour le dire.

L'arbre ? Non certes, mythologique, le chêne de Dodone, ni, littéraire, le platane valéryen (ce sont tous deux arbres bavards) mais celui qui, d'abord nommé laconiquement « l'arbre », est ensuite destitué de son nom, ne sera plus nommé qu'en fin de séquence : *Pin caché dans le pin, pin caché dans l'arbre*. Sera évoqué, à l'ordre de CELA (*Fragment, 1*) : *Première page (il neige) au cœur d'un arbre sur la mer*. Or, initiale, cette ligne de CELA rassemble, hors les deux premiers, ceux des mots qui ont été retenus de *Retrouver la Parole*. Ces deux premiers mots (*première page*) disent un commencement (celui du poème). Ou un retour au commencement (plutôt qu'un recommencement). CELA est un mot qui, au début et à la fin du texte initiant le volume, se situe singulier, mais sans insistance : *Je voulais alors décrire un paysage : cela me hantait*. Et, avec plus de pertinence : *L'arbre hurle dans l'arbre, et n'a d'autre parole que cela : être un arbre*. L'arbre est encore à CELA accordé dans un texte contemporain de *L'arbre le temps*, non retenu cependant, mais à juste titre par Jean Daive repris liminairement à *Voici : Mémoire imaginant un arbre merveilleux silence noir ?*

Cela ne s'atteint pas.

Cela

Le poème CELA est travaillé comme une réitération de *L'arbre le temps*. Il ne se peut lire que *L'arbre le temps* ayant été lu, de même que les *trois mots* — dits, peu de jours avant la mort, être cherchés — n'auraient pu être lus (déjà écrits d'ailleurs mais, tâche plus difficile, restant à élire) que dans le trajet dont il était souhaité qu'ils fussent le/un terme. (Cela : l'irréductible, le réfractaire à toute réduction. Le secret du secret. Le secret qui au cœur de tout secret, est condamné à son secret et qui secrète les secrets.)

La *nostalgie* du poème : *un homme*. *Lexil* où est jeté le poète : *la page* où le poème s'écrit. Se renforce, ici, d'une autre qu'elle implique, l'opposition de l'impossibilité et du devoir. Déchiré par les deux termes de cette contradiction (absolue, insoluble), qui pratique le poème est mis *hors de lui*. Le Je est neutralisé, dissous. Il est aussi (mais concrètement, non romantiquement) *mis hors la loi*. Par un de ses termes la contradiction doit être résolue ; par l'autre, elle ne peut l'être. Insoluble (absolue), la contradiction fixe néanmoins (et impérativement) une tâche, la plus difficile, ne donnant à quiconque les moyens pour l'accomplir (*Mais nulle phrase n'est donnée*). Elle s'aggrave à mesure les tentatives pour la résoudre lui sont liées, appartiennent à l'autorité de son expérience. Et à mesure elle s'aggrave, sauf (pour devenir roi des Béotiens) à rompre le nœud gordien par le pragmatisme de la négativité, à mesure se font urgentes les tentatives pour la résoudre.

Cette contradiction ne se situe pas ailleurs, à côté du poème. Elle ne lui est pas antérieure : elle lui est, si j'ose dire, consubstantielle : *Cette besogne d'écriture où je m'efforce, est-ce la chair qui saigne, d'un monde inavouable ? Ces mots blessés, j'en souffre la blessure (et je n'en souffre pas)*. Rien — me semble-t-il — rien de commun avec la pensée de l'indicible et de l'incommunicable : ce qui se pense, c'est le désir, infiniment tendu, de « changer la vie » *dans* le poème, *par* sa pratique, par la pratique de sa lecture : de changer en un *homme* celui qui écrit, celui qui lit. Mais : *Phrases ! Voulez-vous pas que je vive ?* Ecrire, être écrivain, c'est être le dépositaire d'un savoir exigeant qui nie et qui impose l'écriture. *Rien n'est jamais dit. Et, toujours, dire ce rien*. Le poème, *toujours*, est non pas réitération, mais tentative d'un commencement, retour à un commencement qui n'a pas eu lieu. *Perpétuelle naissance du poète*. Le temps fraye, dans le titre non ponctué, une autre voie qui s'entretisse à celle frayée par l'arbre, par la parole, par *CELA*.

Le temps

Le temps ? Celui de l'écriture, de la lecture ? Celui de vivre ? Ou bien ce qui nous situe, ici maintenant, pour tout aussitôt nous arracher à cet ici, à ce maintenant ? *Et le poème rit et me défie de vivre. Ce désir d'un espace où le temps serait nul*. Nous voici reconduits à *CELA* : à ce qui est, en sa simplicité suffisante, à l'arbre *qui n'a d'autre parole que cela : être un arbre*. J'ai écrit le mot : *simplicité*. Ce que ce mot recouvrirait, il n'est pas donné d'y accéder simplement, naïvement : ce que ce mot recouvrirait est l'objet, est le terme d'un travail. Ce qui, sinon d'emblée (spontanément), du moins dès le premier texte du premier volume, se désigne comme désiré, fixé comme projet mais décrit, non encore écrit : *un espace, un point*. Point non figurable — sinon, mais comme allégorie, dans le carré qu'il centre : □ . Espace qui ne se peut concevoir que si le temps est nul. Que si le temps est non point arrêté, mais saisi de l'alpha à l'oméga, dans toutes ses dimensions : s'identifiant, peut-être, à ce point qui titre le dernier volume d'Edmond Jabès.

L'absence d'écrire, la lecture.

Une note inédite a été retrouvée, non datée : *L'absence d'écrire est mon travail*. Note énigmatique assurément et qui, pour être lue, doit l'être dans le mouvement sans asile qui, dès que Roger Giroux a commencé à écrire, traverse tout son travail. Quant à moi (et à mes risques et périls), je la lis ainsi : écrivant *L'absence d'écrire est mon travail*, Roger Giroux écrit qu'il tend — qu'à partir d'un certain moment, il a tendu — vers ce point-là, vers *le silence antérieur, vers le lieu de cette absence*. Vers ce point-là qui n'avait été encore que décrit ou figuré, qui n'avait pas encore été écrit, qu'il n'avait pas encore été possible d'écrire. Mais eût-il été atteint, eût-il été effectivement écrit, ce point-là ne se pourrait lire que dans tout ce qu'il a fallu d'effort(s) pour, vers lui, frayer le chemin : que dans une lecture telle que celui qui lit ne se borne pas à déchiffrer des signes, à les interpréter, mais constitue des rapports de signes, parfois éloignés mais épouse dans son trajet le mouvement tendu de ce qui a produit ces signes, mais identifie la lecture au travail qui a produit l'écrit : *vit* ce que le poème *a écrit*, dans le temps où le poème s'écrivait.

Le travail de Roger Giroux transforme la relation du lecteur à ce qu'il lit. Et plus radicalement encore : le mode, les modalités, la finalité de la lecture. C'est dans la lecture telle que je l'ai dite que peut se changer le lecteur, se fonder l'avènement *d'un homme*. Au lecteur est demandé plus, et autre chose, qu'un plaisir momentané (qui n'est d'ailleurs pas interdit) : arracher le poète à *l'exil*. Cet arrachement ne peut s'effectuer qu'au terme d'un travail qui opère sur l'ensemble des textes — déployés sur une surface, non point dans l'ordre des opinions ni, comme on dit, de la pensée, non point dans l'ordre de la sensibilité, le tout du lecteur est rassemblé, mobilisé. Le lecteur est contraint à se dé-couvrir (à s'exposer), à se découvrir (à s'inventer). Tâche périlleuse, j'en conviens. Tâche pourtant nécessaire. Elle est celle qu'en deux fragments très connus, Hölderlin délimita : *C'est pourquoi le plus dangereux des biens, le langage, a été donné à l'homme... pour qu'il témoigne ce qu'il est*. Et : *Mais ce qui demeure les poètes le fondent*.

L'absence d'écrire est mon travail : écrire, c'est maintenir, ouvertes, les deux lèvres de la déchirure. C'est aggraver *l'exil*, c'est accroître la *nostalgie*. Et c'est en même temps espérer que cessera l'exil, que la nostalgie s'apaisera. Mais le poème *rit*. Il *défie de vivre* ce qui est lieu de son espérance : *ce désir d'un espace où le temps serait nul*. Or, décider de « ne pas écrire » n'arrache pas non plus à l'exil, n'apaise pas non plus la nostalgie : exil et nostalgie sont, dans cette décision, refoulés, occultés. *L'absence d'écrire*, ce n'est pas « ne pas (ne plus) écrire ». Il est possible d'envisager un temps, un lieu où il sera possible de « ne pas écrire ». Où le « ne pas écrire » ne fera l'objet d'aucune décision. Ce temps, ce lieu sont utopiques. S'il est possible de les envisager comme inscrits sur une certaine ligne de probabilité, ils ne sont pas, pour autant, concevables.

Travailler à l'arrachement hors de l'exil, à l'apaisement de la nostalgie, c'est travailler à l'épiphanie du *CELA* : à l'absence d'écriture. C'est faire œuvre de patience : ne pas privilégier le *non-souffrir* aux dépens du *souffrir*. C'est maintenir le *souffrir non souffrir* dans son lieu : là où les forces, égales, s'accroissent, l'une de l'autre, également. L'absence d'écrire est un travail d'écriture : un travail qui passe nécessairement par un travail d'écriture.

Retrouver la parole ?

Pascal Quignard relève, dans la *Délie*, un vers du dizain LXIX : *Comme la langue à la voix les mots dicte*. Il relève aussi dans l'Epigramme, dite de François I^{er}, en l'honneur de Laure de Sade : *...La parole est toujours réprimée*. Il commente ou interroge : *Répression ; ou bien rigueur ; ou bien encore interdit ; ou bien impossibilité*. Plus loin, du vers du dizain LXIX : *refusant... toute une tradition de la priorité de la voix et du sens en tant qu'origine et horizon et cercle sur le système des langues*. Roger Giroux a lu la *Délie* en tant que lieu où se lie une *répression*, une *rigueur*, un *interdit*, une *impossibilité* de la Parole. Et c'est en ce lieu qu'il a fondé sa pratique de la poésie. Et fondant sa pratique en ce lieu, il ne donne priorité à la voix, ni au sens, mais travaillant (à partir d') un système, celui de la versification française, il investit la page (blanche, plate, bordée) comme réalisant un système autre où s'invente une prosodie de l'espace.

Retrouver la Parole. Qu'est-ce, pour Roger Giroux, que la Parole ? La question insiste. Cette Parole — qui fut réprimée, rigoureuse, interdite, impossible, qui l'est encore — ne serait-ce point ce chant que disait Hölderlin, le chant *innocent* qu'il liait *aux jours de l'espérance* ?

Il se peut. Mais je lis autrement : *Retrouver la Parole* doit se lire, non comme la nostalgie du chant natif, mais au contraire : comme l'effort pour désillusionner ce chant, pour lui interdire de se substituer à ce qu'il chante. *Retrouver la Parole* doit se lire comme le mouvement vers ce qui a été masqué par le chant : doit laisser se produire l'épiphanie du *CELA*. *CELA* parle — est la seule Parole authentique — et souffre de ce qui s'impose à lui (de ce qu'on lui impose) : *Et je me trouve un peu plus loin à l'issue de ces phrases. Où est le pin ? Et qu'aurait-il besoin de ma voix pour chanter ?*

Retrouver la Parole ? La question reste suspendue. Sinon étourdi, sinon tricheur, nul n'est en mesure de répondre. D'un volume de Roger Laporte, un fragment invite au même travail, nécessaire, auquel Roger Giroux introduit : *Dès le premier, j'étais déjà trop prolixe, et pourtant j'ai jusqu'à maintenant écrit sans encore écrire, car mon temps propre est un entre-temps ; au-delà d'une non parole à jamais perdue et pourtant en deçà du premier mot ; Silence et Parole sont donc tous les deux futurs*.

Ce cahier, cinquième *Terriers**, a été composé et réalisé par l'Imprimerie de La Charité à Montpellier. Il a été tiré le 8 septembre 1978 à 250 exemplaires sur Vélin d'Arches 160 g. pour le texte de Roger Giroux [*Lettre à Roger Laporte***], sur Vergé Ecole pour l'étude de Jean Laude consacrée à Roger Giroux ; plus 25 exemplaires numérotés de chacun des textes sur Vélin d'Arches 250 g.

Publié par Serge Velay avec la collaboration de Michel Duport, 3, chemin de l'Alouette, 30000 Nîmes.

Exemplaire n°

Dépôt légal : 4^e trimestre 1978.

* Le texte de Jean Laude a été saisi par Julien Marchand et mis en page par Éric Pesty, pour accompagner la parution de *Journal d'un Poème* de Roger Giroux, Éric Pesty Éditeur, mars 2011.

** La *Lettre à Roger Laporte* est transcrite dans le n°1 de la revue *Ligne 13* dirigée par Francis Cohen et Sébastien Smirou.

